

Les premières pages de Mantoue est trop loin ont paru sous le titre Les Temps passés dans Le Monde nouveau, en 1956. Une version dactylographiée du roman, resté inédit, a été acquise par le Musée de la Littérature à Bruxelles, où elle est conservée sous la cote ML 6603. Avec l'autorisation de Madeleine Bourdouxhe, nous en publions un autre fragment.

Si, comme l'écrit Marcelle Marini dans son «Avant-propos» à Wagram 17-42 (Paris, Tierce, 1989), «il s'agit d'un texte à facture originale» (p.11), ce roman déconcerte qui a lu l'œuvre de Madeleine Bourdouxhe. Certes, la tentative de déconstruction du récit est sensible : le lecteur se perd dans l'entremêlement des voix et des points de vue narratifs. Et le plaisir de se perdre le gagne par moments. Mais, tandis qu'il est captivé par l'écriture précise et mordante des passages consacrés à la fille déshéritée qui dit je, qui colle interminablement des enveloppes avec son ami Alci, misérable comme elle, le même lecteur languit à suivre l'histoire désincarnée d'un prince de la Renaissance qui surveille jalousement son épouse amante d'un jeune chevalier.

L'«ajustage» de la machine narrative qui eût permis le passage entre les différents niveaux de récit n'est pas au point. Sans doute n'est-il pas fortuit que Madeleine Bourdouxhe, toujours très exigeante à l'égard d'elle-même, n'ait pas mené cette œuvre à son terme.

Si l'univers et les corps des seigneurs d'antan manquent de chair, l'écriture vibre pour faire sentir la violence dans le quotidien et la douleur des humbles. Il en va ainsi dans l'histoire du coup mortel porté au chien, de l'agonie silencieuse de la bête, de la détresse de celle que consolait la présence chaude de l'animal.

Isolé, ce fragment vaut une des meilleures nouvelles de Madeleine Bourdouxhe. C'est pourquoi nous nous sommes permis de lui donner un titre.

Claudette SARLET

UNE HORRIBLE ODEUR DE PÉTARD

LE CHIEN, IL Y A LE CHIEN, NE L'OUBLIONS PAS. Et il faut mettre les choses au point. Celui qui vivait jadis avec moi, ce n'était pas un loup d'Alsace. C'est maintenant que ce loup partage ma vie. Si je l'ai nommé trop tôt, ce n'est pas que j'aie menti, mais l'on devance parfois les choses, à moins qu'on ne les brouille, Dieu sait pourquoi, peut-être pour les mieux comprendre. Au vrai, il s'agissait jadis d'un bâtard trapu, à la robe beige et brune. Il m'aimait d'un amour sauvage et infini.

Il arrivait qu'il me suivît dans l'appartement du premier étage. Alors, lorsque mon maître rentrait, il disait :

— Il y a des poils partout.

Et s'il commandait une femme de charge pour laver les escaliers, celle-ci, seau et brosse en mains, disait en geignant qu'elle se voyait sans cesse obligée de renouveler l'eau à cause des touffes de poils que son torchon ramassait. Même Alci, je l'ai surpris qui frottait du revers de la main l'étoffe de son vêtement en prononçant quelques paroles irritées. Mais rien n'égalait le ton de mon seigneur lorsque, à ses rares retours, il lançait la phrase péremptoire :

— Il y a des poils partout.

C'était vrai. Les chiens muent à certaines époques de l'année. Je faisais pourtant ce que je pouvais ; je passais ma main droite sur les meubles, ramenant les souples crins beiges vers ma main gauche pliée en corbeille ; je grattais de mes ongles les nappes et les tapis. Ils voletaient sur les tables, ils s'accrochaient aux vêtements, ils pénétraient dans les armoires, retombaient sur les mouchoirs, sur les écharpes et les chandails où ils s'entrelaçaient aux brins de laine. On en trouvait dans les assiettes, dans les tasses, on en trouvait collés dans le beurre. Dès que j'entendais le pas de mon maître dans l'escalier, je passais encore une fois ma main sur la nappe, je soufflais dans les assiettes, aussitôt tout retombait en nuée. Il y avait des poils partout.

Dans ma chambre, il y en avait plus encore. Cela ne me gênait pas. Je les retrouvais sur ma table comme de fines aiguilles blondes qui luisaient sous l'effet du soleil ou de ma lampe allumée. Je les voyais sur mes livres, sur les enveloppes, sur mes couvertures, en couche soyeuse qui, moi-même, me recouvrait toute. De la Belle et la Bête, on ne savait plus qui était la femme, qui était le chien.

Je le brossais, lui enlevant ainsi de petites touffes moelleuses, que je gardais un instant dans ma main. Sa robe devenait brillante, magnifique, et le chien se tenait assis, immobile, fier d'être beau, fier de tant m'aimer.

Un jour que j'étais occupée à brosser le chien de cette façon, j'entendis qu'un grand tumulte éclatait dans la rue, si ample qu'il atteignait ma chambre haute. L'angoisse me prit, comme toujours. Je descendis dans l'appartement poussiéreux et j'ouvris la porte d'un balcon. Entre des nuages colorés et malodorants que

produisaient des éclatements de fusées, je distinguais des géants en carton, des chars, des dragons qui se mouvaient d'un rythme lourd et lent ; de longs hommes maigres avançaient sur des échasses. Entre ces monstruosité, des Sots bigarrés et sautillants paraissaient minuscules. Des groupes de femmes portaient de grands paniers remplis de pommes, d'oranges et de petites couronnes de marrons enfilés très serrés. Les bigarrés plongeaient leurs mains dans ces paniers et se servaient des fruits comme projectiles qu'ils lançaient avec force dans les airs ou sur les géants de carton. Cela pouvait être un cortège de mi-carême, une fête folklorique, une publicité extravagante, une folie collective.

Traversant une de ces vapeurs nauséabondes, une pomme grosse et rouge s'avança sur moi et éclata contre mes côtes. Je rentrai dans la pièce et, appuyée à un meuble, je tentai de retrouver mon souffle. Laisant la fenêtre ouverte derrière moi, je me traînai vers l'escalier et je commençai de le monter. Adossée à la rampe pour un instant de repos, je murmurai : «Une pomme rouge en plein cœur», et le rire fou qui venait de me prendre augmenta tellement la douleur, que je dus comprimer mes joues entre mes mains afin que cessât mon hilarité.

Je parvins à ma chambre, je m'étendis sur le lit. Le chien vint près de moi, me lécha le visage et les mains.

— J'ai peut-être une côte fêlée, ou un décollement de la plèvre, dis-je au chien, il faut attendre que cela se répare.

Un peu plus tard, j'entendis la voix exaspérée de mon maître :

— On a laissé la fenêtre ouverte ! Il y a dans l'appartement une horrible odeur de pétard !

— Oui, murmurai-je, une horrible odeur de pétard, mais je souffrais trop pour bouger.

Le lendemain, la douleur s'atténa légèrement, mais mes gestes demeuraient lents. Aussi, comme je voulais descendre avec le chien, il me dépassa. J'entendis son trot dans l'escalier, en même temps qu'un bruit de seau et de brosse : la femme de charge nettoyait. Soudain un cri de souffrance, ou d'effroi, me parvint. Était-ce le chien qui avait crié, ou était-ce la femme que le chien avait effrayée ? Je vis le chien assis au milieu de la dernière volée de marches et, un peu plus bas que lui, la femme qui nettoyait.

— Qu'y a-t-il ? dis-je.

— Il n'y a rien, dit la femme.

Je fis quelques pas dans la rue ; je marchais avec peine, la moindre secousse augmentant le mal.

— Cela va quand même mieux, dis-je au chien.

Nous étions repassés devant la femme, et nous commençons à remonter lentement :

— Il y a des poils partout, cria la femme.

Le soir, je marchai encore un peu dans la rue avec le chien. Puis je lui préparai son repas. Il y toucha à peine.

Je m'étais étendue, la marche et mes différents gestes ayant ravivé la douleur.

Je m'endormis d'un sommeil entrecoupé de fréquents réveils. À un moment de la nuit, je m'étonnai que le chien ne fût pas à mes côtés. Il était allongé devant la porte, les yeux ouverts. Je l'appelai, il ne bougea pas. Je l'appelai à nouveau, il arriva lentement, la tête baissée, grimpa avec effort sur le lit bas, s'étendit près de moi, ferma les yeux, comme épuisé. Il était malade, cela ne faisait pas de doute. Si, le lendemain matin, ce malaise n'était pas disparu, j'appellerais le vétérinaire. Afin que la lumière ne le gênât pas, j'éteignis ma lampe de chevet que j'avais laissé brûler depuis la tombée du soir.

Je ne sais pas quelle heure il pouvait être, c'était toujours la nuit, lorsque je sentis qu'à nouveau le chien n'était plus là. Je rallumai la lampe. Le chien était tapi sous ma table, mais tout contre le mur et comme s'il voulait y pénétrer par un mouvement continu de la tête, qui ressemblait à un frottement, ou bien à un appel. J'allai vers lui et, le portant et le traînant à la fois, je l'amenai sur le lit. Il posa sur moi un regard plein de détresse et de supplication. Je vis que ses gencives étaient blanches, que l'intérieur de ses babines, l'intérieur de ses paupières étaient de la même couleur exsangue. C'est alors que dans l'effroi qui venait brusquement de m'envahir les événements du jour s'imposèrent avec une implacable rigueur : il me précède dans les escaliers, il arrive, seul, à la hauteur de la femme qui nettoie, c'est lui qui pousse la plainte que j'entends, le ventre des bêtes est fragile, et du petit vaisseau crevé sous le choc, le sang s'épanche goutte à goutte, à l'intérieur de son corps, durant l'après-midi tout entière et une longue partie de la nuit, et sa vie s'est épuisée avec lenteur, clandestinement. Il y eut alors dans mon regard la même détresse, la même prière que dans le sien, car j'eus l'audace de le supplier de ne pas mourir, alors qu'il était au bout de ses dernières forces.